

Le jeune Ahmed

L'image et le geste

Guillaume Potvin

Number 324, October 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95058ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Potvin, G. (2020). Le jeune Ahmed : l'image et le geste. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 22–23.



LE JEUNE AHMED

L'IMAGE ET LE GESTE

GUILLAUME POTVIN

Derrière la porte close de sa chambre, Ahmed, 13 ans, connecte ses écouteurs à son ordinateur portable. Il regarde une vidéo sur Internet, loin des regards curieux. Nous sommes témoins de ce moment, mais jamais on ne peut voir ou entendre la vidéo qui magnétise le jeune homme. À quoi nous refuse-t-on accès ? Qu'allons-nous imaginer pour pallier ce vide ? Et surtout, comment cela affectera-t-il notre perception d'Ahmed ?

Depuis plus de 30 ans, Jean-Pierre et Luc Dardenne ont développé une manière de faire du cinéma bien à eux. Alors que certains ont tôt fait de les rapprocher des Ken Loach et Mike Leigh de ce monde vu leur intérêt commun pour le sort des démunis, des laissés-pour-compte, bref du prolétariat, les frères Dardenne ont cependant le mérite d'avoir cultivé ces thèmes bien précis, mais surtout d'avoir développé une méthode de travail et un style cinématographique qui leur sont propres. De leurs débuts comme documentaristes et à travers leurs 11 longs métrages de fiction, leur cinéma a été acclamé et récompensé (ils ont reçu la Palme d'or à deux reprises) pour son caractère brut, naturaliste, incisif et même révélateur. Mais cette fois-ci, comme je l'ai évoqué dans la scène décrite précédemment, les Dardenne ont

fait le choix d'occulter, voire de dissimuler certains éléments qui auraient pu pourtant enrichir notre réflexion sur les enjeux présentés et nous offrir des clés de lecture supplémentaires.

Les thèmes centraux du film — le vivre-ensemble et l'islam intégriste, voire radicalisé — sont manifestement des sujets délicats et socioculturellement spécifiques. Ces sujets ont d'ailleurs été abordés avec plus ou moins de finesse par une quantité de films européens récents tels que *La désintégration* (Philippe Faucon, 2011), *Made in France* (Nicolas Boukhrief, 2015), *Le ciel attendra* (Marie-Castille Mention-Schaar, 2016) et *L'adieu à la nuit* (André Téchiné, 2019). Bien que symptomatique d'enjeux sociaux bien réels, la prémisse du *Jeune Ahmed* n'est donc pas particulièrement originale. Mais entre les mains de ces réalisateurs chevronnés, la proposition était intrigante et prometteuse, surtout lorsqu'on imagine le traitement qu'ils pouvaient en faire.

Fidèles à eux-mêmes, ils ont choisi un personnage adolescent pour explorer les thèmes qui les intéressaient et opté pour un acteur non professionnel pour l'incarner. À 13 ans, Ahmed est coincé dans ce stade vague situé entre l'enfance et l'âge adulte. C'est d'ailleurs avec une

vulnérabilité saisissante qu'Idir Ben Addi lui prête vie : il traverse ses environnements d'un pas rapide et maladroit comme pour échapper aux regards et s'isoler le plus vite possible. C'est pénible de l'observer tant son mal de vivre est palpable : il courbe le dos, gardant la tête si basse que ses lunettes glissent constamment de son nez. Bien qu'on éprouve facilement de l'empathie pour lui, il est difficile d'en dire autant pour sa rhétorique et ses actions, orientées par une haine nébuleuse instrumentalisée par un imam local qui prône les vertus du jihad. C'est au nom de cette guerre sainte qu'Ahmed tentera en vain d'assassiner son enseignante.

À en croire la filmographie du duo, l'enfance est un âge tragique. *La promesse*, (1996) *Rosetta* (1999) et *Le fils* (2002) placent tous des adolescents au centre de leur récit et nous font voir le mode de vie de gens vivant dans les marges de la société. Le monde qu'on découvre est rude et sans pitié, et l'état de précarité extrême dans lequel se retrouvent leurs personnages les enlisse systématiquement dans des situations moralement ambiguës où ils doivent commettre des actions répréhensibles pour assurer leur survie. Ce sont précisément ces dilemmes moraux qui donnent la force à ces personnages et

à ces histoires: on est forcé de considérer leurs gestes — mensonges, vols, kidnappings, meurtres — à la lumière de leurs conditions matérielles. Relativisme moral 101, quoi.

L'hermétisme qui mine *Le jeune Ahmed* est donc plutôt surprenant, car il détonne du regard quasi sociologique que posent habituellement les Dardenne sur leurs personnages. *La promesse*, par exemple, prend le temps d'établir que les dangers qui guettent les travailleurs immigrants illégaux ne relèvent pas seulement de l'État (la police d'immigration, les inspecteurs de travail), mais aussi de la société (ils doivent vivre dans des taudis et se font attaquer par des Belges racistes). Au contraire, la situation sociale d'Ahmed est très peu abordée et le portrait manque donc gravement de nuance: les institutions sociales qui le prennent en charge (l'école, la prison juvénile, le programme de travail agricole) sont irréfutables dans leur façon d'intégrer et de respecter sa foi. Son entourage lui n'est que sourires, ouverture et tolérance (au Québec, on chanterait les louanges de ces accommodements raisonnables). Qu'est-ce qui ronge alors Ahmed?

Le jeune Ahmed est un film hanté par l'absence. Les disparus crient par leur absence: où est le père d'Ahmed? Qui était-il? Comment était-il? Et ce cousin qui aurait prétendument

donné sa vie en martyr, qui est-il? Comment cette histoire s'est-elle déployée? Aucune réponse. Même l'imam, le personnage qui semble avoir le plus d'influence sur Ahmed, est curieusement peu présent. Mises à part les scènes où il mène la prière collective, nous ne le voyons à peine que dans deux scènes. Nous sommes donc forcés d'observer avec grand discernement les autres particularités du paysage social d'Ahmed: sa mère monoparentale, ses sœurs «occidentalisées». Que cela soit volontaire ou non, ces indices ont la conséquence de s'assembler et de commencer à construire en nous un raisonnement, une explication au délire meurtrier d'Ahmed. Physique chétif, absence de modèles masculins, entourage de femmes épanouies: ce sont ces détails parsemés ici et là qui nous forcent à tirer des conclusions grossières qui, tout compte fait, renforcent les stéréotypes qui peuvent déjà nous habiter plutôt que de les subvertir. Les options sont peu satisfaisantes: soit le problème est incarné par ces clichés, soit Ahmed *est* le problème.

Tentons donc de réhabiliter notre antihéros et, sondant l'image et le geste, ces éléments qui font des films des Dardenne des expériences haptiques. Comme beaucoup d'adolescents, Ahmed cherche manifestement un sens à sa vie. La foi lui permet donc de panser ses blessures et le rituel lui offre la possibilité de transcender

la banalité des gestes quotidiens. Cela nous est montré efficacement grâce à une caméra mobile — bougeant beaucoup trop précisément pour être décrite comme nerveuse — qui guide notre compréhension des perceptions du monde d'Ahmed. Ainsi, la caméra accorde autant d'attention aux gestes routiniers d'Ahmed (prendre une bouteille de jus dans le réfrigérateur, ranger ses fournitures scolaires) qu'à ses gestes ritualisés (les ablutions, les prières) et ses gestes clandestins (les préparations du meurtre). C'est la fiction, la logique interne du scénario, qui détermine l'intensité dramatique de ceux-ci et, par le fait même, l'attrait ou l'indifférence que peut ressentir Ahmed pour eux. Ce sont d'ailleurs seulement les travaux manuels qui semblent lui offrir un degré d'accomplissement personnel comparable à celui que lui procure la pratique de sa foi.

Malheureusement, la conclusion du film démontre que cela ne sera pas assez pour Ahmed: les Dardenne avouent d'ailleurs que leur personnage leur a en quelque sorte «échappé». Cette fin, aussi embarrassante que celle du personnage qui renie sa foi musulmane un instant avant sa mort dans *Made in France* (Nicolas Boukhrief, 2015), présente le danger de servir d'arguments artificiels utilisés pour justifier des idées et des mesures réactionnaires.▲

